

ON S'ABONNE :
 A Lyon,
 AU BUREAU
 DE LA
 CONSERVATION DES AFFICHES

A Paris,
 Chez LEJOLIVET et C^{ie},
 24, rue N.-D.-des-Victoires.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS



PRIX
 DE
 L'ABONNEMENT:

Lyon,
 Un an . . . 12 fr.
 Six mois . . . 6 fr.
 4 franc de plus par trimestre,
 pour l'étranger.

Ecrire franco.

L'ENTR'ACTE paraît réguliè-
 rement tous les Dimanches

Journal des Théâtres et des Salons.

LES BUREAUX DE L'ENTR'ACTE SONT RUE DE LA PRÉFECTURE, 3, PRÈS LE QUAI.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX A LA FRANCE MUSICALE, JOURNAL DE PARIS.

REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, 30 Juillet 1853.

GRAND-THÉÂTRE.

La Compagnie italienne justifie chaque jour la faveur dont elle jouit. Son répertoire s'enrichit d'ouvrages nouveaux et importants qui, tout en excitant la curiosité, apportent une grande variété dans le répertoire. On annonce encore plusieurs autres ouvrages nouveaux, qui tous, exécu-

tés avec cet ensemble et cette perfection qui caractérisent la troupe italienne, et lui assurent une supériorité incontestable, ne peuvent qu'augmenter encore considérablement la vogue dont jouit cette Compagnie, qui laissera de brillants souvenirs à Lyon.

Nabuchodonosor, représenté deux fois cette semaine, a obtenu un grand et légitime succès. C'est, on peut le dire, celui des ouvrages de Verdi dans lequel on trouve le plus de beaux morceaux, et cette musique savante qui prouve

quelles sont les ressources que le compositeur sait puiser dans l'étude approfondie de son art.

Sophia Vera et Gnone ont puissamment contribué au succès de cette œuvre importante. Sophia Vera s'est montrée tout à la fois grande tragédienne et grande cantatrice. Elle a dit avec une vigueur dont on ne l'aurait pas cru capable, le trio du 1^{er} acte et l'air du 2^{me} acte.

Gaspani, chargé d'interpréter le grand-prêtre Zacharie, a montré, dans ce rôle difficile, combien étaient grandes ses ressources comme chan-

FEUILLETON.

EXCENTRICITÉS DE POÈTES ET D'ARTISTES (1).

IV.

CASTIL BLAZE.

I.
 Un des artistes les plus excentriques de notre époque est à coup sûr le rédacteur de *la France musicale*, Castil-Blaze. Il y aurait un long volume à écrire sur cet être bizarre, qui, à force d'esprit et d'imagination, a acquis le droit de vivre et de parler en dehors de la règle commune. Quelle fécondité dans cette tête! quel dévergondage dans cette imagination! que de poésie dans cette âme! Rien n'est pittoresque comme d'entendre Castil-Blaze raconter quelque histoire de sa façon dans un cercle d'amis. Nul, comme lui, n'a le pouvoir d'intéresser un auditoire, et si, dans sa narration, il arrive sur un point un peu

scabreux, il excite à un si haut degré l'hilarité que nulle oreille n'oserait en être offensée.

Mais où il faut voir cet homme excentrique, c'est quand il peut se laisser aller sans contrainte à toute la vivacité de son esprit; c'est là seulement qu'il peut être vu dans le seul jour qui lui convient: là, dédaignant le langage académique, l'illustre Provençal parle son idiôme si riche et si varié. C'est alors qu'il vous racontera quelques unes de ces charges délicieuses dont lui seul a le secret; c'est alors encore qu'il vous récitera de ces jolies poésies provençales, brillantes improvisations toutes empreintes de cette couleur locale qui leur va si bien, et auxquelles les troubadours anciens n'ont rien à comparer.

II.

Il y a quelques années de ceci, je me trouvai à Cabanne, joli petit village du département de Vaucluse. C'était le jour de la fête votive de l'endroit. La fête de Cabanne est toujours fort brillante, d'autant mieux que les filles de ce pays sont en général admirablement belles; peut-être est-ce à cause de cela que quelques historiens

veulent que la Laure de Pétrarque y soit née. Quoi qu'il en soit, Cabanne possède aujourd'hui nombre de Laure qui ne feraient pas un trop grand disparate à côté de celle que le chantre immortel de Vaucluse a célébrée.

Si M. Adolphe Dumas lit ces quelques lignes, il verra avec orgueil et satisfaction, sans doute, que le joli sexe de son pays est apprécié par moi à sa juste valeur.

La première chose à visiter dans un village, le jour de sa fête, c'est le bal; car c'est là que se sont donné rendez-vous toutes les jolies Provençales de l'endroit. Or, quelle ne fut pas ma surprise de voir figurer dans un quadrille formé de tout ce que le bal avait de mieux choisi, — lui, — Castil-Blaze! Son vaste et inamovible chapeau de feutre s'agitait avec délire, décrivait dans les airs des arabesques, insaisissables, et ses amis, qui formaient galerie, applaudissaient des talents chorégraphiques, que je croyais étrangers au célèbre compositeur.

Le quadrille terminé, je fus lui témoigner mon admiration. Or, comme je suis honoré de

(1) Voir les numéros des 19 juin, 3, 10, 17 et 24 juillet.

teur; sa voix large et puissante se déployait à son aise dans cette musique grave et riche en effets d'harmonie. Il a reçu de nombreux applaudissements.

Nous avons remarqué dans cet ouvrage M. et M^{me} Lucien, et surtout M. Lucien, chargé du rôle d'Ismaël. Ils ont vaillamment soutenu Sophia Vera, Gnone et Gaspani.

M^{me} de Lagrange sera bientôt à Lyon, et avec elle nous entendrons une foule d'opéras nouveaux pour nous.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Achard tient le sceptre aux Célestins; seul il peut lutter contre la chaleur qui commence à devenir excessivement incommode, mais on ne peut résister ni à ses romances, ni à ses chansonnettes, encore moins à quelques unes de ses excentriques créations, telles que celle intitulée: *On demande des Culottières, ou une Charge de cavalerie*. Il s'est fait applaudir cette semaine dans une *Maitresse de langues* et dans un *Mari fidèle*.

Dimanche dernier, *On demande des Culottières* a obtenu un succès pyramidal; nous avons cru que le public allait faire recommencer l'ouvrage, tellement était grand l'enthousiasme des amateurs.

La Case de l'Oncle Tom reprend de temps en temps l'affiche; elle est toujours accueillie avec la même faveur et la même sympathie.

Les Mémoires du Diable rendent Bondois à ses admirateurs, on applaudit à ses côtés Fournier, dans le rôle de Jean Gauthier, dont il a su faire une excellente création.

Mon Isménie et *la Danse des Tables* jettent de la variété dans le répertoire.

La Laitière et le pot au lait fournit au public le plaisir d'applaudir Caroline Fournier. Cette jeune et intelligente actrice en herbe, est vraiment délicieuse dans ce monologue, qui exige un

l'amitié de mon compatriote, je ne le quittai plus, et le soir je me trouvai à dîner avec lui, en compagnie de cinq de ses amis. Ce dîner fut une véritable fête: le bal avait lieu non loin de l'appartement où nous étions réunis, et lorsque nous fûmes électrisés par la liqueur d'Aï, Castil-Blaze aurait volontiers répondu par de nouveaux entrechats à la musique du bal. En ce moment, un de nous lui demanda une poésie de sa façon. Le poète était en verve, et, inspiré sans doute par le violon et le Champagne, il improvisa :

Lou Vioulounaire.

I.

Vous gariraï de la pépido,
Fios garas vesteis escló;
Eici l'amour part ouo galo.
La vido eici se fai poulido:
Un lo d'arquet, un lo dé go,
Din noste mounde nia qu'aco.

II.

Aquel arquet conclu maï de mayagé
Qué lei cura n'en podoun bénési;
Eici cadun soou fairé boan meinagé;
Qué bel accord qué douno lou plési...

talent réel, un tact bien rare à cet âge, pour nuancer les différentes situations, et une expression que Caroline Fournier rend d'une manière des plus satisfaisantes.

Nous ne croyons pas que la capitale ni la province possèdent une rivale aussi d'angereuse pour Céline Montaland. H. AUGIER.

Théâtre de la Galerie de l'Argue.

SOIRÉES SCIENTIFIQUES.

M. Montgruel nous a donné cette semaine deux agréables soirées, qui avaient réuni une assez nombreuse société. En voyant cet habile expérimentateur, les adversaires les plus rétifs du magnétisme ont dû se convaincre de l'existence de ce fluide mystérieux. Avant de commencer ses expériences, M. Montgruel a donné quelques explications, démontrant clairement comment il se fait que le magnétisme endort la personne soumise à cette opération. Ces explications, nettes et précises, ont éclairci bien des doutes, et ont dépouillé le magnétisme d'une partie du mystère qui l'entourait. Ainsi éclairci, le magnétisme n'est plus un sortilège, mais une grande science dont les effets sont indescriptibles.

Nous n'entrerons pas dans le détail des expériences de M. Montgruel, nous en laisserons la surprise aux nombreuses personnes qui ne manqueront pas d'aller le visiter, nous nous contenterons de dire que nous avons eu, sous nos yeux, la preuve de l'obéissance d'une personne magnétisée, aux moindres désirs de son magnétiseur, et même, — chose presque incroyable, — à sa pensée et à celle des spectateurs.

Quelques minutes ont suffi, à M. Montgruel, pour l'expérience de *la Danse des Tables*; expérience dans laquelle M. Montgruel était secondé par les spectateurs eux-mêmes.

Eici Gégé ten Madaleno,
Zino déman ouora Gégé,
Et souvent la fio à proun pène
Per trouba cooussuro à soun pé.

III.

Coumo précetto eis escarabiado.
Fai d'estrambords, se lanceo en butavant: —
Sé n'en soou tant a tréva l'ouivado,
Un jour à qui sé compto per un an!!!
Fians, d'oulas, saoutoun et risoun,
Moun arquet leis a mes en jo,
Tout en dansant, qu'é fan?... qu'é disoun?...
Maires — yé vésés qué dé fio....

IV.

Lou bal fini, qué la joéuno assemblado
Tricoutayé jusqu'à soun dejuna;
Mai quand en vi l'assistanco ajoucado,
Ren graci ouo bon vin, et di: Fouu s'ennana;
Partes amis, fasé bou viagé,
La luna a gaïre dé clarta....
Et quand y a di fugué ben sagé,
Cadun tiro dé soun cousta!!!

Il nous serait impossible, pour l'intelligence de plusieurs de traduire en français des vers si pleins de riches images. Ceux qui connaissent

Les tableaux artistiques de M. Piot varient agréablement les séances de M. Montgruel. Parmi ces tableaux, nous citerons *la Cour de Flore*, *les Adieux de Télémaque*, *le départ des Sorcières* et *la Famine*, comme ayant principalement mérité les applaudissements qui accueillent chaque groupe du musée de M. Piot. F. CONSTANT.

GALERIE ZOOLOGIQUE DE M. CHARLES.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé l'arrivée de M. Charles dans notre ville, et le commencement de ses exercices. Nous avons dit que nous espérions que l'intrépide dompteur aurait cette année autant de succès qu'il en avait eu lors de son premier séjour à Lyon, et nous sommes heureux d'annoncer aujourd'hui que nos prévisions se sont réalisées; car chaque soir voit augmenter le nombre des spectateurs. Dernièrement, un de nos confrères s'est posé la question de savoir pourquoi un pareil spectacle attirait toujours les sympathies du public, et il a essayé de la résoudre. Ce qui fait, suivant nous, le succès de M. Charles, c'est qu'il rehausse encore la dignité de l'homme, et ses exercices sont une preuve évidente de la supériorité de l'intelligence sur la force brute. N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose de grand et de majestueux dans les tableaux qu'il nous offre. Il est là tout seul, n'ayant pour toute arme qu'un fouet, et autour de lui rugissent lions et panthères, léopards, hyènes et puma, tous cherchant à s'attaquer, à se dévorer. A son commandement, à son geste, dominés par son puissant regard, les animaux les plus féroces se tiennent immobiles, essayant de se dérober à sa vue, ou lui obéissent en grondant.

Qu'on ne croie pas que pour obtenir les merveilleux résultats qu'a obtenus et qu'obtient M. Charles, il ne faille que de l'audace; il faut aussi

l'idiome provençal n'ont pas besoin de traduction; pour ceux qui ne le connaissent pas, une traduction serait encore inutile, puisqu'elle ne saurait jamais rendre la pensée du poète.

Et maintenant voici une anecdote que je tiens de la bouche de Castil-Blaze; elle perdra beaucoup à être lue, car, en passant par notre plume, elle n'aura plus cette allure hardie qui caractérise les narrations du spirituel et inimitable conteur. FERNAND MICHEL (1).

(Sera continué.)

(1) Monsieur Castil Blaze,

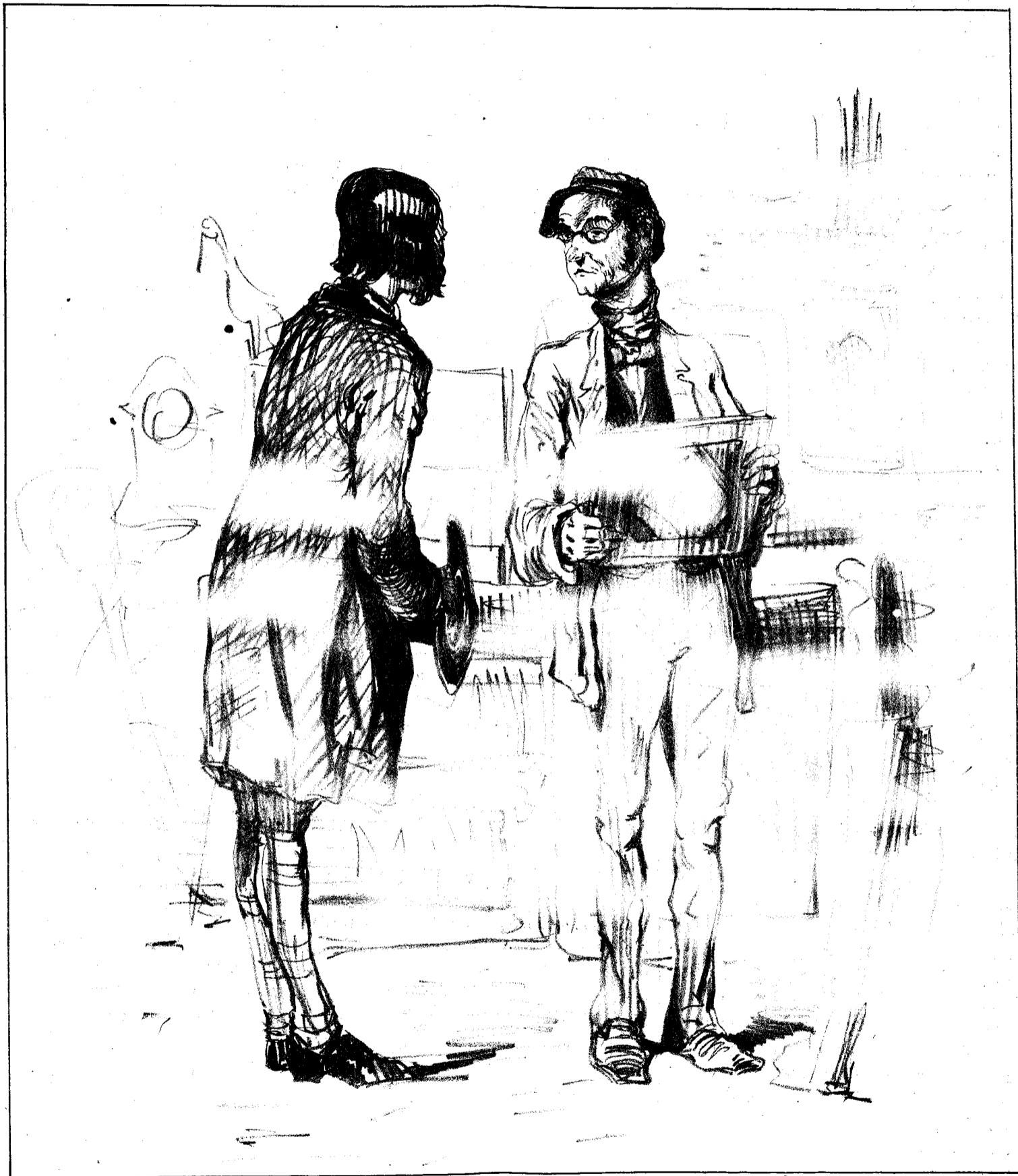
Aurai je grâce devant vous pour avoir osé parer ma vulgaire prose de votre nom bien renommé? me pardonneriez-vous les nombreux hiatus dont vos oreilles de musicien vont être endolories, si tant est que vous ayez le courage de les affronter? — Hélas! oui, vous affronterez ma prose; demain à votre réveil, quand vous aurez crié à Marguerite votre servante:

« Marg-rido! ven mé barda!... »

Ce sera alors le moment de lire ce feuilleton, tout en vous délectant aux mystérieuses harmonies de *la musique doou-rado*.

Votre compatriote, FERNAND MICHEL.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS



Lyon Imp. Gerente fils r St Joseph, 12.

Ca un Lesueur! mais mon cher vous me faites suer, c'est tout bonnement un..... comment signez vous vos tableaux.

un grand talent d'observation et une connaissance approfondie du caractère et de l'instinct de chaque animal; à l'un des caresses, à l'autre des menaces; mais tous doivent être convaincus de leur infériorité et de leur impuissance vis-à-vis de leur maître; et voilà pourquoi M. Charles ne quitte jamais la cage d'un animal sans que celui-ci, quelque mauvais vouloir qu'il y mette, n'ait fini par faire ce que veut le Dompteur.

Les exercices de M. Charles sont donc tout à la fois intéressants et instructifs; toujours ils font éprouver de vives émotions, car toujours il y a lutte et combat, lutte de la force qui résiste, et qui cependant cède à l'intelligence.

La visite de la galerie zoologique peut remplacer un cours d'histoire naturelle. On se rappelle toujours bien mieux ce qu'on a vu, et toutes les descriptions, toutes les reproductions ne peuvent être comparées à l'étude de l'objet vivant. Cette galerie offre d'ailleurs plusieurs sujets dignes de fixer l'attention, et tout dernièrement elle vient de s'enrichir d'un jeune *Chimpanzé*, animal qu'on n'a vu que très rarement dans nos pays, et que le cabinet d'histoire naturelle de Paris envie déjà à son heureux possesseur.

H. V.

Variétés.

LES THÉÂTRES SOUS LOUIS XV.

(Suite et fin.)

Il est temps d'abandonner l'Opéra et de donner un coup-d'œil à l'Opéra-Comique et à la Comédie-Italienne. Le premier de ces théâtres fut établi pendant long-temps à la foire Saint-Germain; mais le 3 février 1762 il se réunit à la Comédie-Italienne, et il y eut une fusion des deux troupes. Nous les jugerons en même temps.

La Comédie-Italienne ne fit d'abord que de la littérature d'Arlequin; Colombine, Scaramouche et Polichinelle y débitaient leurs bouffonneries écrites en italien. A dater de 1718, on y joignit des pièces françaises mêlées d'ariettes et de ballets. Peu à peu les arlequins virent pâlir leur règne, et ils eussent fini par être tout-à-fait détrônés sans le fameux Carlin qui soutint leur gloire, et qui eut l'honneur de partager la vogue avec les petits chiens auxquels il donna son nom.

Ce fut dans la rue Mauconseil, dans l'hôtel même où les ducs de Bourgogne jouèrent ces drames politiques, si palpitants sous la plume de M. de Barante, que les acteurs de la scène italienne représentèrent leurs comédies. Les meilleures d'entre elles furent écrites et jouées par une célèbre et fredonnante actrice qui fut la grand-mère de l'ariette. Il y avait dans ce temps-là une colombe et deux ramiers. La colombe était la gracieuse actrice dont je viens de parler (M^{me} Favart) les deux ramiers étaient le maréchal de Saxe et Favart, le vaudevilliste, à la fois amant et mari. Le maréchal se présentait d'un air conquérant; il mettait dans la balance la bataille de Fontenoi et tous ses régiments; c'était un peu lourd. Le

vaudevilliste y mettait son esprit, c'était un peu léger. Il fut cependant le préféré. M^{me} Favart renvoya le maréchal à ses lauriers, resta fidèle à son mari, et tout finit par des chansons. Favart chercha sa meilleure plume et ses refrains les plus piquants, et fit tour-à-tour à sa gentille femme des rôles de villageoise, de soubrette et d'amoureuse; la plupart de ses pièces furent de jolis cadres pour enchâsser son petit diamant. M^{me} Favart elle-même échafauda plusieurs pièces et tailla la pointe de plus d'un couplet. Elle passa gaiement dans la vie, en rimant le matin les chansons qu'elle fredonnait le soir, jusqu'à ce qu'une maladie l'emportât à l'âge de quarante-cinq ans, en 1772. Son mari, qui aurait dû mourir de douleur, préféra mourir de vieillesse, et ne la suivit qu'en 1792, à l'âge de 82 ans.

Les meilleurs acteurs de la Comédie-Italienne furent Laruelle, qui chantait en artiste consommé; Cailleau, dont la voix était un clavier complet, possédait tous les tons, et valait, disait-on, un orchestre entier; Rochard, de Hesse, Audinot et enfin Clairval, transfuge de l'Opéra-Comique; sa voix était pure, mais faible; elle remplissait suffisamment la salle de l'Opéra-Comique, mais se perdait dans l'enceinte de la Comédie-Italienne. On remarquait encore parmi les femmes, M^{lles} Piccinelli, Villette, Neissel et Beaupré. En descendant les échelons de l'échelle dramatique, nous nous trouvons au boulevard du Temple, devant les théâtres d'Audinot et de Nicolet. Audinot, d'abord acteur aux Italiens, fit bâtir sur les boulevards une petite salle qu'il inaugura avec des marionnettes, artistes modestes et désintéressés qui n'imposent point de rétributions aux directeurs. Plus tard, il eut un théâtre plus convenable, et il remplaça ses comédiens de bois par des enfants, troupe presque aussi économique, où l'on peut donner pour appointements douze boîtes de dragées par an à la première amoureuse et six tartes à la crème au père noble. La petite reine de la troupe était Eulalie, fille d'Audinot, et âgée de huit ans. En 1768, le théâtre fut fermé par ordre, et l'on ne joua plus chez Audinot que des parades et des bouffonneries.

Entrez, messieurs et mesdames, au théâtre de Nicolet ou des grands danseurs; il se recommande par trois choses: ses danses de corde, son acteur Taconnet et son singe. Taconnet, surnommé le Molière des boulevards, écrivait les parades qu'il représentait. Ce qu'il méprisait le plus dans le monde, disait-il, c'était un verre d'eau. Il prenait souvent le chemin du cabaret de Ramponneau, et cherchait ses inspirations au fond d'une bouteille; s'il n'y trouvait pas la raison, comme dans les foles de l'Arioste, il y puisait du moins un gros esprit de faubourg, tout-à-fait suffisant à ses parodies. Le singe qui florissait vers la même époque que l'acteur, eut un soir un succès ébouriffant: en 1766, Molé tomba malade d'une fluxion de poitrine, et le singe, né malin, comme le Français, parut chez Nicolet paré d'un bonnet de nuit, d'une paire de pantoufles, et il imita le célèbre artiste avec les grâces qui caractérisent son espèce.

Audinot et Nicolet désertaient chaque année leurs salles du boulevard pour donner des représentations aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Aujourd'hui ces deux théâtres, devenus l'Ambigu et la Gaité, ont pris un rang plus élevé, ils ont conquis le drame et démoli leurs salles foraines. Il y a loin des premiers essais d'Audinot aux *Talismans* magiques de Frédéric Soulié. Nous avons vu briller tour-à-tour sur ces deux scènes Bocage, Frédéric, Mélingue et sa femme, cette belle Théodorine qui maintenant est une des gloires du Théâtre-Français.

Un mot, en guise d'épilogue, sur les théâtres particuliers, et nous baissons la toile. Les grands seigneurs et les financiers, après avoir plus ou moins bien joué la comédie dans le monde, aimaient assez à la représenter à la lueur de la rampe. Le duc d'Orléans avait un théâtre à Bagnolet; le duc de Richelieu et la marquise de Villeroi faisaient bâtir des salles de spectacle dans leurs hôtels; M^{me} de Pompadour, la reine des courtisanes et des courtisanes, donnait dans ses appartements des comédies de Molière, voire même des ballets, où elle se réservait le rôle de Vénus; M^{lles} Verrière, dont on citait la vertu émanicipée, suivaient l'exemple de la royale marquise, et avaient deux salles de spectacle, l'une à leur campagne d'Auteuil et l'autre à Paris; on remarquait dans cette dernière sept loges en baldaquin, coquettement drapées. Le fermier-général de la Poupelière enfin, le célèbre amphytrion, avait un théâtre dans son château de Passy. On n'y représentait que des pièces indigènes, écloses dans le cerveau du propriétaire, et on lui rendait en flatteries ses frais d'esprit et de décorations. Les spectateurs payaient un grain d'encens par place; c'est la seule monnaie que reçoivent les riches.

Le siècle de Louis XV a emporté bien des choses avec lui, et nous l'en remercions; mais il nous a laissé ses comédies en société; nous les retrouvons aujourd'hui plus piquantes ou plus parfaites d'exécution que dans leur règne le plus brillant; demandez plutôt à M. de Castellanne. Si jamais ce siècle du fard et de la poudre veut nous revenir avec ses pièces guindées et grimacières, et ses poètes de madrigaux, opposons-nous à son invasion; mais tant qu'il ne nous rendra que ses charmants théâtres particuliers, laissons passer le siècle de Louis XV.

ANAÏS SÉGALAS.

NOUVELLES DES THÉÂTRES.

On annonce le mariage de M. Philippe, de l'Odéon, avec la charmante artiste M^{lle} Angéline Legros, des Folies-Dramatiques.

— M. Dejean, directeur du Cirque de l'Impératrice, vient d'engager l'écuyer Mac-Colum.

— On parle du mariage de M. Valaire, avec M^{lle} Clarisse Miroy.

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.